

rope qui fréquentèrent ces mers adoptèrent toutes une pratique dont l'utilité fut bientôt démontrée. Le succès aurait été plus grand encore, si ces hommes, instruits par une longue expérience, n'eussent été toujours obligés de se réfugier à Macao au départ du dernier de leurs vaisseaux, pour ne regagner leurs comptoirs qu'à la mousson suivante.

Les agens de ces opérations importantes jouirent, dans l'origine, de toute la liberté que comportait le maintien des lois. La conduite de plusieurs d'entre eux ne fut pas aussi réservée qu'il l'aurait fallu sous un gouvernement rempli de formalités. En punition de ces imprudences, l'accès direct chez le premier dépositaire de l'autorité publique fut fermé à tous. Tous furent concentrés dans un seul quartier, qu'aucun ne pouvait quitter que sous le cautionnement d'un citoyen très-accrédité. Les fers furent encore resserrés en 1760. La cour, avertie par les Anglais des vexations criantes de ses délégués, fit partir de Pékin des commissaires qui se laissèrent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans leurs comptoirs, où ils ne purent traiter qu'avec une compagnie armée d'un privilège exclusif. Ce monopole n'est plus aussi oppresseur qu'il le fut d'abord; mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations n'ont pas dégoûté les Euro-

péens de leurs liaisons avec la Chine. La première chose qu'ils lui demandèrent, ce fut la porcelaine, qu'on ne doit pas peut-être regarder comme une des plus merveilleuses inventions de l'homme, mais qui est incontestablement une des plus agréables. C'est une espèce de poterie, ou plutôt c'est la plus parfaite de toutes les poteries. Elle est plus ou moins transparente. La transparence ne lui est pas même tellement essentielle, qu'il n'y en ait beaucoup et de fort belle sans cette propriété.

La porcelaine est couverte ordinairement d'un vernis blanc, ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'est autre chose qu'une couche de verre fondu et glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi-transparence. On donne le nom de *couverte* à cette couche qui constitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette espèce de vernis se nomme biscuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinsèque de l'autre, mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de *poterie* convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, sa matière est prise immédiatement dans les substances de la terre même, sans autre altération de l'art qu'une simple division de leurs parties. Il ne doit entrer aucune substance métallique ni saline dans sa composition, pas même dans sa couverte, qui doit se faire avec des matières aussi simples, ou peu s'en faut.

LXII.
Origine, nature et propriétés de la porcelaine que les Européens achètent à la Chine.

La meilleure porcelaine, et communément la plus solide, sera celle qui sera faite avec le moins de matières différentes, c'est-à-dire avec une pierre vitrifiable, et une belle argile blanche et pure. C'est de cette dernière terre que dépend la solidité et la consistance de la porcelaine et de toute la poterie en général.

Les connaisseurs divisent en six classes la porcelaine qui nous vient d'Asie : la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le japon chiné, et la porcelaine de l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractère bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'elle a de la ressemblance avec les écailles de la truite, paraît la plus ancienne, et celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections : la pâte en est toujours fort grise, et la couverte en est gercée en mille manières. Cette gerçure n'est pas seulement dans la couverte, elle prend aussi sur le biscuit : de là vient que cette porcelaine n'est presque jamais transparente, qu'elle n'est point sonore, qu'elle est très-fragile, et qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gerçures, on l'a bariolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait son mérite et sa réputation. La facilité avec laquelle on l'a imitée a convaincu les gens attentifs que cette espèce de porcelaine n'est qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien est certainement d'une grande beauté, soit qu'on s'en tienne à l'éclat de sa couverte, soit qu'on en examine le biscuit. Cette porcelaine est précieuse, assez rare et de peu d'usage. Sa pâte paraît très-courte, et on n'en a pu faire que de petits vases, ou des figures et des magots, dont la forme se prête à son défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paraisse certain qu'il s'en fait de très-belle de la même espèce à la Chine. Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crème précisément, l'autre qui joint à sa blancheur un léger coup-d'œil bleuâtre, qui semble annoncer plus de transparence.

Il est plus difficile qu'on ne pense de bien distinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connaisseur que nous avons consulté prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement japon a une couverture plus blanche et moins bleuâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornemens y sont mis avec moins de profusion, que le bleu y est plus éclatant, que les dessins et les fleurs y sont moins baroques, mieux copiées de la nature. Son témoignage paraît confirmé par les écrivains, qui disent que les Chinois qui trafiquent au Japon en rapportent quelques pièces de porcelaine qui ont plus d'éclat et moins de solidité que les leurs, et qu'ils s'en servent pour la décoration de leurs appartemens, mais jamais

pour l'usage , parce qu'elles soutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine tout ce qui est couvert d'un vernis coloré , soit en vert céladon , soit en couleur bleuâtre , soit en violet-pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon nous est venu ou nous vient par la voie des Hollandais , les seuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne soit pas interdite. Il est possible qu'ils l'aient choisi dans les porcelaines que les Chinois y apportent annuellement , qu'ils l'aient acheté à Canton même. Dans l'un et l'autre cas , la distinction entre la porcelaine du Japon et celle de la Chine serait fautive au fond, et n'aurait d'autre base que le préjugé. Il résulte cependant de cette opinion que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon est toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre , elle est plus chargée de couleurs , et les dessins en sont plus bizarres que dans celles qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche , plus liée , plus grasse , son grain plus fin , plus serré , et on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu , en beau rouge , et en vert de cuivre. Elle est fort grossière , fort massive , et d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espèce qui est truitée. Le grain en

est souvent sec et gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore ; mais l'une et l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'*ancienne-chine* ; et les pièces les plus belles sont censées venir du Japon. C'était originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le temps et l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence , et les couleurs appliquées avec plus de soin ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine diffère essentiellement des autres en ce qu'elle est faite d'une pâte courte , qu'elle est très-dure et très-solide. Les pièces de cette porcelaine ont toujours au-dessous trois ou quatre traces de supports , qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuisson. Avec ce secours on est parvenu à fabriquer des pièces d'une hauteur et d'un diamètre considérables. Les porcelaines qui ne sont pas de cette espèce , et qu'on appelle *chine moderne* , ont la pâte plus longue , le grain plus fin , et la couverte plus glacée , plus blanche , plus belle. Elles ont rarement des supports , et leur transparence n'a rien de vitreux. Tout ce qui est fabriqué de cette pâte est tourné facilement ; en sorte que la main de l'ouvrier paraît avoir glissé dessus ainsi que sur une excellente argile. Les porcelaines de cette espèce varient à l'infini pour la forme , pour les couleurs et pour le prix.

Une cinquième espèce de porcelaine est celle à qui nous donnons le nom de *japon chiné* ,

parce qu'elle réunit aux ornemens de la porcelaine qu'on croit du Japon ceux qui sont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette espèce de porcelaine, il s'en trouve une enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverture a cela de particulier, qu'elle est un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi-transparence; car les couvertures de la Chine ne sont jamais tout-à-fait transparentes.

Les couleurs s'appliquent en général de la même manière sur toutes les porcelaines de la Chine, sur celles même qu'on a faites à son imitation. La première, la plus solide de ces couleurs, est le bleu, qu'on retire du safre, qui n'est autre chose que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à cru sur tous les vases avant de leur donner la couverte et de les mettre au feu, en sorte que la couverte qu'on met ensuite par-dessus lui sert de fondant. Toutes les autres couleurs, et même le bleu qui entre dans la composition de la palette, s'appliquent sur la couverte, et ont besoin d'être unies préalablement avec une matière saline ou une chaux de plomb qui favorise leur ingrez dans la couverte. Une manière particulière et assez familière aux Chinois de peindre la porcelaine, est de colorer la couverte tout entière. Pour lors la couleur ne s'applique ni dessus, ni dessous la couverte, mais on la mêle et on l'incorpore dans la couverte

elle-même. Il se fait des choses de fantaisie très-extraordinaires en ce genre. De quelque manière que les couleurs soient appliquées, elles se tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales, et du cuivre. Celle de cuivre est très-délicate, et demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont on vient de parler se font à King-to-Ching, bourgade immense de la province de Kiang-si. Elles y occupent cinq cents fours et un million d'hommes. On a essayé à Pékin et dans d'autres lieux de l'empire de les imiter. Les expériences ont été partout malheureuses, malgré la précaution qu'on avait prise de n'y employer que les mêmes ouvriers et les mêmes matières. Aussi a-t-on universellement renoncé à cette branche d'industrie, excepté au voisinage de Canton, où l'on fabrique la porcelaine connue parmi nous sous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en est longue et facile; mais en général les couleurs, le bleu surtout, et le rouge de mars, y sont très-inférieurs à ce qui vient du Japon et de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relèvent en bosse, et sont communément mal appliquées. On ne voit de pourpre que sur cette porcelaine; ce qui a fait imaginer follement qu'on le peignait en Hollande. La plupart des tasses, des assiettes, des autres vases que portent nos négocians, sortent de cette manufacture, moins estimée à la Chine que ne le sont dans nos contrées celles de faïence.

Nous avons cherché à naturaliser parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en est occupée plus heureusement que les autres états. Il n'y a point de porcelaine dont la couverte soit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus solide et plus fixe. Elle résiste long-temps au plus grand feu. Ses couleurs jouent agréablement, et ont un ton très-mâle. On n'en connaît point d'aussi bien assorties à la couverte. Elles ne sont ni trop, ni trop peu ondées. Elles ont du brillant sans être noyées et glacées. Ces perfections n'ont pas empêché quelques chimistes d'avancer que les Saxons ne possédaient que leur secret, et n'avaient pas réellement l'art de la porcelaine. Leur opinion est fondée sur ce qu'on n'y emploie qu'une espèce de pâte, une pâte fort compliquée, une pâte très-dispendieuse. Cette proscription s'étendrait sur toutes les autres manufactures d'Allemagne, dont la mie et le grain sont à peu près semblables; et bien plus décidément encore sur celle de Sèvres.

On sait que la porcelaine qui sortait originellement de ses ateliers n'était faite qu'avec des frites, c'est-à-dire avec des pierres infusibles par elles-mêmes, auxquelles on faisait prendre un commencement de fusion en y ajoutant une quantité de sel plus ou moins considérable. Aussi était-elle plus vitreuse, plus fusible, plus cassante que toutes les autres, sans en excepter celle d'Angleterre. Aussi sa couverte avait-elle toujours un coup-d'œil jaunâtre sale, qui décélait le plomb

dont elle était chargée. Aussi n'avait-elle d'autre mérite que celui que pouvaient lui donner des dessinateurs et des peintres du premier ordre.

Un hasard heureux fit découvrir dans le Limousin une terre très-blanche et très-fusible. On vit aussitôt Paris et son territoire se remplir de fours de porcelaine. Tous tirèrent leurs matériaux de cette province éloignée de la capitale, mais plus ou moins parfaits, selon la partie de la couche très-étendue d'où on les tirait. Sèvres abandonna peu à peu sa pâte de fritte pour une meilleure. La nouvelle est beaucoup plus solide que l'ancienne, la mie en est plus belle, le grain plus agréable, la transparence moins vitreuse. On lui applique une couverte d'une plus grande beauté. En changeant ainsi sa composition, cette manufacture s'est rapprochée de la nature de la vraie porcelaine, et a simplifié ses procédés. Cependant, comme la terre dont on se sert à Sèvres est fort courte, et que la partie argileuse, qui peut seule donner du liant, de la facilité au travail, de la solidité dans la cuisson, entre peu dans la composition de cette terre, les ouvrages qui sortiront de cette manufacture seront toujours nécessairement très-chers pour cette raison, et encore pour les supports.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit son dernier coup de feu, se trouve dans un état de fusion commencée. Elle a pour lors de la mollesse, et pourrait être maniée comme le fer lors-

qu'il est embrasé. On n'en connaît point qui ne souffre, qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les pièces qui sont tourmentées ont plus d'épaisseur et de saillie d'un côté que de l'autre, aussitôt le fort emporte le faible; elles fléchissent de ce côté, et la pièce est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaine faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au-dessous ou contre les parties qui font plus de saillie et courent plus de risque de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit, il faut non-seulement que la matière dont on fait les supports puisse se retraire aussi, mais encore que sa retraite ne soit ni plus ni moins grande que celle de la pièce qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu et susceptible de vitrification, plus elle a besoin de support. C'est par cet inconvénient que pèche essentiellement la porcelaine de Sèvres, dont la pâte est d'ailleurs fort chère, et qui en consomme souvent plus en supports qu'il n'en entre dans la pièce de porcelaine même. La nécessité de ce moyen dispendieux entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même temps que la porcelaine, qui est obligée d'aller deux fois au four. La porcelaine de la Chine et

celles qui lui ressemblent étant faites d'une pâte plus solide, moins susceptible de vitrification, ont rarement besoin d'être soutenues, et se cuisent avec la couverture. Elles consomment donc beaucoup moins de pâte, souffrent moins de perte, demandent moins de temps, de soins et de feu.

Malgré la solidité, malgré le bon marché des porcelaines de la Chine, l'Europe n'en demande maintenant que peu; et il ne faut pas s'en étonner. Les superbes vases de pure ostentation ne dépérissent pas. On les voit passer du cabinet d'un curieux dans le cabinet d'un curieux, du palais d'un grand dans le palais d'un grand, de la maison d'un riche dans la maison d'un riche. Ils s'y sont accumulés depuis trois siècles, et ce serait les avilir que de les multiplier encore. Quoique les pièces d'un usage ordinaire qui sortent de nos ateliers soient beaucoup plus chères que celles qui sont portées d'Asie, elles sont assez généralement préférées par les gens aisés, parce qu'ils les ordonnent telles qu'ils les veulent, ou qu'ils ont la facilité de choisir dans des magasins bien assortis les formes, les dessins, les couleurs qui leur plaisent davantage. Pour la multitude, la perfection acquise par la faïence et par d'autres poteries l'ont fait renoncer sans regret au peu qu'elle consommait de cette production étrangère. Cette indifférence ne s'est pas étendue jusqu'au vernis.

Le vernis est une résine particulière qui dé-